

STEVEN  
KASHER  
GALLERY

# GRAZIA

BOB COLACELLO: “ANDY WARHOL PENSAIT QUE TOUTE PUBLICITE  
ETAIT BONNE POUR LUI”

By Philippe Azoury, December 31, 2017



De 1971 à 1983, Bob Colacello dirigea *Interview*, mensuel créé par Andy Warhol. En 1990, trois ans après la disparition du pape du pop art, Colacello livra la meilleure biographie d'Andy, la plus warholienne aussi : sarcastique, fondée sur des souvenirs nocturnes, et livrée dans un tsunami de name-dropping mondain. *Holy Terror* est enfin traduite en français. L'occasion de revenir avec le délicieux Bob Colacello sur les années 70 à New York, où comment *Interview* inventa une nouvelle manière de faire du journalisme, à mi-chemin entre William Burroughs et *American Psycho*.

# STEVEN KASHER GALLERY

**Quel garçon étiez-vous au moment où vous avez rejoint la Factory ?** Un garçon trop jeune, pas préparé à ça. J'écrivais des critiques de films pour *The Village Voice* en empruntant un style intellectuel. Quand Gerard Malanga m'a demandé de me présenter à *Interview*, je ne touchais plus terre : Warhol était un dieu pour moi. J'avais vu *Chelsea Girls* cinq fois. Ce film de 1966 qui montrait des gens s'injectant des amphétamines, des filles embrasser des filles et des garçons embrasser des garçons m'avait ouvert les yeux sur ce que pouvait l'art...

**Comment Andy Warhol était-il considéré par l'intelligentsia new-yorkaise ?** Vaste sujet... Andy a fait jouer des travestis, Candy Darling, Jackie Curtis, Holly Woodlawn étaient ses "superstars"... Elles jouaient en permanence avec les codes des stars hollywoodiennes. Candy pouvait vous réciter de tête tous les dialogues de Kim Novak dans *Picnic*, un film de 1955. C'était ça, la culture profonde du camp à la Factory. Certaines personnes devant un film de Warhol avec Candy Darling se demandaient : "*Mais c'est une blague, leur truc ?*". Oui, c'est une farce, une relecture parodique. Et non, ça n'est pas qu'une blague. C'est profond, la façon dont Candy s'empare des codes de la star pour s'imposer dans une société qui la voit comme un monstre. Warhol était très attaqué là-dessus. La critique européenne le respectait, mais pas la critique américaine, qui le trouvait superficiel, comparé à d'autres artistes de sa génération tels que Jasper Johns, Robert Rauschenberg, Frank Stella. Andy n'a eu qu'une seule rétrospective américaine de son vivant, au Whitney. Le nom de Warhol dans les années 70, vous le retrouviez dans la rubrique "gossips", où vous pouviez savoir s'il était allé au [Studio 54](#) et en compagnie de qui - Bianca Jagger, la plupart du temps. Mais Andy pensait que toute publicité était bonne pour lui.

**Comment s'est organisée la transition entre le monde de l'underground et celui de Park Avenue?** Andy avait travaillé durant les années 50 pour Tiffany's et pour la mode comme illustrateur. Il avait déjà des connexions. Mais ce qui a opéré ce basculement vers Park Avenue, c'est son immense crise paranoïaque de 1968, après que Valerie Solanas lui a tiré dessus. A partir de là, il s'est méfié des speed freaks, il a viré beaucoup de monde à la Factory, s'est entouré de gens comme Fred Hughes ou moi-même, frais sortis des "collèges" de la middle class et qui recherchaient un job auprès d'Andy, pas une famille d'accueil. Les choses sont devenues plus cadrées, plus commerciales : Fred Hughes a eu l'idée des portraits payés par les commanditaires, et la vie mondaine pour Andy s'est transformée en un plan stratégique : intégrer tel cercle pour obtenir telle commande, et faire vivre la Factory. Mais pas que : il y a une histoire des portraits commandités par des puissants, c'est même un pan important de l'histoire de l'art, et Andy s'inscrivait dans cette lignée. Et c'était aussi une façon pour lui de poursuivre son analyse de la célébrité.

**Le magazine avait une utilité dans ce plan ?** *Interview* a d'abord été pensé par Gerard Malanga, pour promouvoir le cinéma underground et défendre un goût "camp" déviant pour les stars du Hollywood des années 50. Un des premiers numéros, resté mythique, était uniquement illustré de photos de Rita Hayworth sans aucun rapport avec les textes. Quand j'en suis devenu rédacteur en chef, j'ai édité un poème de Glenn O'Brien sur Elvis, et Andy est venu me voir en me disant : "*Bob, plus jamais de poésie dans le journal, ni d'articles. Désormais, on va juste retranscrire des conversations au long cours.*" *Interview* devait prolonger la force d'enregistrement de ses films. On a élargi avec de la mode, et cela a amené d'autres contacts, puis une rubrique de gossips, qui traduisait ce qu'était la vie mondaine d'Andy mais s'est vite imposée comme un miroir dans lequel un certain monde à New York voulait se regarder.

# STEVEN KASHER GALLERY

Progressivement, chacun a rêvé de ce mélange, tout le monde s'est mis à faire ces dîners où se côtoyaient l'ambassadeur de Chine, Bob Wilson, un ou deux mannequins, des drag-queens, Truman Capote. Vers 1973-74, New York s'est mis à ressembler au sommaire du magazine. Qui n'était pourtant qu'un petit magazine bricolé, très difficile à monter. J'avais 23 ans, j'étais payé une semi-misère, les entretiens étaient retranscrits par la secrétaire de la Factory, on abusait du carnet d'adresses d'Andy ou de Fred Hughes. Mais le génie, c'est que les interviews n'étaient pas des exercices promo. Interviewer Faye Dunaway ou Jack Nicholson, c'était aller manger avec eux, faire tourner le magnétophone et parler avec eux de la vie, prélever un moment et le livrer quasi tel quel, selon cette pulsion voyeuriste propre à Andy. Andy venait à table, déposait son enregistreur Sony à bande et disait : "*Je vous présente ma femme : Sonia...*" On s'est mis à décrire les gens en surface, de façon complètement neutre, en fonction de ce qu'ils portaient, ce que Bret Easton Ellis a ensuite appliqué pour *American Psycho*.

**Vous ne fréquentez plus le Lower East Side ?** Davantage les restaurants de l'Upper East Side, vous savez ces restaurants avec des noms français merveilleux, tels que le Pavillon, la Grenouille, la Cote Basque, là où les dames chic, les ladys, avaient l'habitude de déjeuner dans les années 70.

**"On a tous bossé pour rien pour Andy, on l'a tous laissé tout savoir de nos vies"**

La Cote Basque était tenue par une certaine Henriette. Jamais Henriette n'aurait autorisé qu'une femme déjeune dans son restaurant en pantalon. Nous sommes dans les années 70... (*Il lève les yeux au ciel.*) Une fois, nous étions là avec Paulette Goddard (*ancienne star de cinéma, mariée entre 1936 et 1942 à Charlie Chaplin, ndlr*), et Maria Cooper, la fille de Gary Cooper. Ces dames étaient en manteau de fourrure et en pantalon : elles ont filé aux toilettes, ont retiré leur pantalon et ont traversé la salle avec leur fourrure, sans rien en dessous...

**Quel homme était Warhol ?** Magnétique et despotique. On a tous bossé pour rien pour Andy. On a tous laissé Andy tout savoir de nos vies. Pire : on tremblait qu'il ne nous appelle plus la nuit pour qu'on lui raconte notre intimité. Pourtant, je haïssais ses questions intrusives, je lui disais : *éArrête, Andy, je morfle en ce moment.*" Mais il me répondait : "*Mais Bob, quand comprendras-tu que je vis ma vie à travers la vôtre ?*"

**On ne sait rien de votre vie privée en lisant le livre...** Ce n'est pas tout à fait vrai. C'est exact quant à ma vie sentimentale. Le livre raconte une vie sociale dans le sillage d'Andy, le point de vue d'un type de la middle class immergé dans cet océan de mondanité internationale. Mais il ne cache pas que je prenais des drogues. Je ne pouvais pas faire autrement, quand je raconte l'invasion de la cocaïne sur New York, comment tout le monde vers 1972 se retrouvait dans les toilettes, hommes ou femmes, peu importe, je ne pouvais quand même pas faire croire au lecteur que j'étais là, hum, en observateur...

**Il n'y a aucune photo de vous non plus dans ce livre. Est-ce que Bob Colacello a vraiment existé ?** Ha ha, je ne sais plus, j'ai juste retrouvé des dizaines de carnets que j'ai retranscrits. Tout cela était peut-être une fiction, après tout...

*Holy Terror* de Bob Colacello (Editions Séguier, 976 pages, traduit de l'anglais par Laureen Parslow).